

Leibniz fut un grand inventeur de concepts, ce qui l'a conduit à des termes nouveaux ou à des utilisations nouvelles de termes anciens. Leur sens est à préciser ; parce que les termes classiques, comme la *substance*, l'*acte* ou la *puissance*, sont réinvestis de significations nouvelles, mais aussi parce que Leibniz utilise des termes rares en leur conférant une signification originale : telles la *monade*, l'*entéléchie*, la *dynamique*.

Indispensable, la tâche d'élucidation notionnelle rencontre pourtant des difficultés de principe :

- 1) Leibniz fait du travail définitionnel une activité essentielle qu'il a constamment pratiquée. Peut-on se substituer à lui pour déterminer la signification de termes que seuls les textes de Leibniz seraient en droit d'établir ?
- 2) Le corpus leibnizien est essentiellement en devenir : Leibniz remet en chantier les concepts dès lors que les difficultés ou l'évolution de la doctrine l'imposent. La signification des notions change avec le contexte théorique : celui du *Discours de Métaphysique* n'est pas celui de la *Monadologie* quelque trente ans plus tard. Œuvre en continuel remaniement, le leibnizianisme n'existe pas comme doctrine arrêtée : le vocabulaire risque de n'être que reconstruction artificielle.

3) Enfin Leibniz a fait varier la signification des notions selon le destinataire de ses écrits. Et sa philosophie est une manière de s'expliquer avec le sens traditionnel des termes de la métaphysique, de les assouplir pour qu'ils puissent s'adapter à la richesse mouvante de l'univers. En arrêtant le sens des termes, on risque l'infidélité à la pratique philosophique de Leibniz.

Le petit vocabulaire que nous proposons doit donc être considéré comme un simple accès à l'œuvre de Leibniz. Telle une coupe d'un arbre pris arbitrairement à telle ou telle étape de sa croissance, il ne peut restituer la dynamique de l'œuvre. Outil pour l'apprenti lecteur, il ne donne qu'un signalement provisoire des concepts et invite à la lecture de l'œuvre. Telle est l'ambition de ce vocabulaire : faire office de passeur, ou de passerelle.

## **Accord, concomitance, harmonie** (Hypothèse des accords, Système de la concomitance, Harmonie préétablie)

■ L'harmonie est juste proportion, unité dans la multiplicité ou diversité compensée par l'identité. Trouver du plaisir à quelque chose est éprouver son harmonie, à sa variété contrebalancée par la similitude. Dieu est lui-même harmonie des choses et principe de leur beauté. L'harmonie est donc l'objet naturel de l'amour et suscite l'inclination. Dans le système d'harmonie, de concomitance, ou hypothèse des accords que défend Leibniz, toutes les choses et événements de l'univers conspirent ensemble dans le plus bel accord.

■ ■ Beauté, bonté et harmonie sont presque confondues. L'harmonie, comme ce qui plaît et motive, est raison de l'existence des choses. Vouloir, c'est se plaire en effet à l'existence, sentie ou imaginée, de quelque chose. Dieu a voulu l'existence des choses pour le sentiment d'harmonie qu'elles produisent par leur parfaite convenance. L'image de l'univers comme un immense orchestre exprime l'harmonie universelle. La dépendance mutuelle que nous concevons entre l'âme et le corps (les ressorts matériels du corps jouant dans le temps des actions ou passions de l'âme), n'est qu'un cas particulier de cet universel accord, toutes les créatures étant réglées idéalement les unes sur les autres à mesure de leurs perfections, en sorte que l'action et la passion soient toujours mutuelles.

■■■ L'accord des apparences ou phénomènes donne une assurance morale de la réalité du monde extérieur, en attendant d'avoir une justification *a priori* de ce qui nous apparaît, à partir de Dieu conçu comme substance primitive et cause de l'accord. Leibniz ne s'est cependant pas contenté de son *hypothèse d'harmonie*, qui n'est pas son dernier mot. Il a dû en combattre les conséquences idéalisantes en inventant des principes agissants immanents aux créatures, tels que *forme substantielle, âme, entéléchie, monade, lien substantial*. Ces principes sont destinés à assurer la réalité des choses autrement que sur leur accord extérieur, lequel ne donne jamais qu'une probabilité et non une certitude ; cet accord qui fait *consensus* est insuffisant pour combattre le scepticisme, ce sentiment que notre existence n'est peut-être qu'un grand songe bien lié.

Voir : action, affect, Dieu, esprit, meilleur, perfection, phénomènes, plaisir, substance.

Textes : Confessio. Grua 12, 267-268, 486. GPI 383. GPII 115. DM 9, 15. GPIV 484-485, 496. GPVI 541. Théod 62, 66, 78. CD 46. Monado 56. PNG 10-15.

## **Action, activité**

■ L'action est l'opération de la puissance d'agir propre aux substances. Elle définit la substance comme essentiellement agissante. Seul Dieu agit sans pâtir. Chez les substances finies, l'action est inséparable de la passion. Toutes choses étant réglées idéalement les unes sur les autres par l'harmonie, à une action dans l'une doit répondre une passion dans d'autres.

■ ■ Dans l'univers leibnizien, tout existant est en activité, exerce sa puissance d'agir et de pâtir et fait donc varier continuellement les perfections que Dieu lui a communiquées. Cette activité est synthétique et permanente : elle produit l'unité et l'identité de l'être individuel qui en est la source. Réciproquement, toute action est le fait d'un sujet individuel. La substance se définit alors par sa puissance d'agir, à condition de donner à *puissance* une connotation d'effectivité : la puissance produit toujours de l'action sauf obstacle. L'action est cause idéale, en tant que Dieu a accordé de tout temps les changements respectifs des substances.

■ ■ ■ Dans l'univers dynamique ou énergétique de Leibniz, tout ce qui est est dans un état de passage à d'autres actions, dans un progrès spontané d'action en action. D'un point de vue anthropologique, l'activité unifie les opérations du corps et de l'âme : la *cogitatio* de l'âme, comme le mouvement corporel, est une activité. Action en soi et sur soi, la *cogitatio*, comme le mouvement, exprime le dynamisme de la substance qui produit incessamment appétitions, mouvements, rêves, pensées, affects, etc. Rien n'est jamais en repos, et la mort même n'est qu'apparente. La force, qui va vers le meilleur apparent, est l'expression de cette activité universelle. En conséquence, le présent est toujours gros de l'avenir, et chaque substance doit exprimer dès à présent tous ses états futurs. D'un point de vue physique, le concept d'action, concept mixte s'originant dans la métaphysique mais capable de caractérisations physiques, permet la naissance d'une physique proprement dynamique intégrant et dépassant le mécanisme.

Voir : accord, appétition, dynamique, pensée, perfection, puissance.

Textes : Grua 87-93, 512. DM 15. DIN. Op 475. Théod 32, 66, 323, 386, 400. Monado 49-52. PNG 1.

## Affect

■ Mouvement de l'âme enveloppant une appréciation : un certain degré d'agrément ou de déplaisir fait ressentir ce qui est représenté comme plus ou moins désirable, à rechercher ou à fuir. Conduisant l'inclination, l'affect est décisif pour la volonté et l'action : son étude est déterminante pour la conduite humaine.

■ ■ Comme Descartes, Leibniz voit dans les affects des *pathèmata animi* au sens aristotélicien, et donc des pensées confuses. Mais il est surtout proche de Spinoza qui insiste moins sur l'aspect *passif* des affects, bien qu'ils soient assimilés aux *passions*, que sur l'augmentation ou la diminution de la puissance d'agir qu'ils expriment. Voir Spinoza, *Eth.* III, déf. III.

Ontologiquement, l'affect est chez Leibniz fondé sur l'accord ou inter-connexion des substances, rien n'arrivant dans l'une qui ne soit accompagné d'une action/passion dans d'autres. Les substances sont affectées par ou à travers ce qui arrive à d'autres qui déploient leur puissance d'agir. L'importance des affects est en raison directe de l'importance de la concomitance, des perceptions confuses, et de tout ce qui attache une substance singulière à l'univers dont elle est une partie totale. C'est de ce fonds obscur que la *monade* tire toute action et toute réflexion.

Seul Dieu perçoit tout clairement, agit sans pâtir et donc sans affect. L'affect étant le soubassement de l'action humaine, la morale est la science des affects. L'accent mis sur la force d'agir lors du tournant monadologique donne peut-être une moindre place à l'affect et une plus grande à l'appétition.

■■■ Leibniz, à la recherche d'une intelligibilité des affects, met l'accent sur une continuité du sentir à la réflexion qui nuance l'intellectualisme supposé de Leibniz. Il est vrai que le sentir et les affects sont du rationnel brouillé, mais on peut dire inversement que le rationnel est déjà là en germe dans le sensible, que le sensible est pénétré d'intelligence : l'opposition apparaît non pertinente. Sentir est déjà juger : l'affect est une *opinio*, une sorte de jugement embryonnaire par où nous ressentons bon ou mauvais ce qui est rencontré. Ce sentiment a toujours quelque chose de fondé.

Voir : appétition, inclination, *monade*, perception, raison, volonté.

Textes : Grua 512-537. GPVII 73. Op 474, 481, 488, 490-494, 516. NE II, ch. XIX-XXI.

## **Agrégat, être par agrégation**

■ L'agrégat est un ensemble résultant d'éléments ou d'individus juxtaposés qui ne font pas **un** être (ce que Leibniz appelle avec la tradition une *substance*), mais un simple amas d'êtres. Un agrégat n'est pas *un* par soi, mais par accident. Par exemple : une armée, un troupeau, un tas de pierres, un collier de perles.

■ ■ Il faut un principe interne d'unité pour qu'il y ait un être véritable. Sans ce principe, l'être n'est qu'agrégat : ses éléments ne conspirent pas à former son unité. Son unité et sa réalité diffèrent donc par nature de l'unité et de la réalité des êtres véritables (les âmes, les substances). L'agrégat (par exemple une armée) ne reste pas le même lorsque ses parties changent, ce qui est continuellement le cas. *Je*, au contraire, reste le même bien que je change continuellement dans le temps, car l'*ego* produit activement et constamment mon identité. Les êtres par agrégation sont des êtres semi-mentaux comme l'arc-en-ciel puisque l'esprit leur confère une unité imaginaire ou de représentation. Ils sont *uns* par accident : par le fait de la perception extérieure ou par la seule vertu d'une dénomination, non par leur appétition ou volonté intérieures.

■ ■ ■ La distinction entre substance composée et agrégat pose des problèmes épistémologiques de classification des espèces. Entre le vivant qui est substantiel car animé, et le minéral qui n'est qu'agrégat, la différence n'est pas toujours aisée. Que faire d'espèces frontalières ? Les coraux sont-ils animaux, végétaux ? Leibniz, très pragmatique, se fie au progrès des sciences pour en décider et se montre prêt à donner une sorte de « droit de bourgeoisie » à des êtres qui ne sont pas des substances ni des êtres accomplis, mais en sont très proches. Ces problèmes épistémologiques dérivent de questions métaphysiques. N'y a-t-il pas des degrés de substantialité ? « Tous les officiers de la compagnie des Indes de Hollande feront une substance réelle, bien mieux qu'un tas de pierres », reconnaît Leibniz. Le problème le plus épineux fut sans doute pour lui celui des corps, composés de *monades*, à qui il cherchait à donner de